

**ECSTASY AND ME**  
**La folle autobiographie**  
**d'Hedy Lamarr**

**Éditions Séguier**

**À paraître le 5 avril 2018**

# 1

Autant le dire dès maintenant, dans ma vie, comme dans la vie de la plupart des femmes, le sexe a joué un rôle prépondérant.

Mais cette féminité n'a pas toujours été une évidence. Jusqu'au jour de ma naissance, il avait été décidé que je m'appellerai George. Le médecin s'est empressé d'assurer à mon père que j'étais au moins en bonne santé. « Elle va bien, mais elle n'a pas de nez. Juste deux petits trous au milieu d'une figure ronde. »

Quinze ans plus tard, alors que les chirurgiens esthétiques étaient harcelés par des femmes qui voulaient « un nez à la Hedy Lamarr », et que Hollywood me hissait au rang de déesse, je continuais à souffrir de ces sobriquets de jeunesse, sur le divan de mon analyste.

Au cours de ma vie, le sexe n'a pas toujours constitué une partie de plaisir. J'ai connu différents genres d'hommes, de l'impuissant classique jusqu'au sadique adepte du fouet qui ne peut prendre du plaisir qu'après vous avoir attachée les mains dans le dos avec la ceinture de sa robe de chambre. L'un d'eux est allé jusqu'à amener une femme dans notre lit alors que j'y étais étendue et qu'il me croyait endormie !

Cela s'est passé à une période où j'étais complètement épuisée et où mon médecin m'avait conseillé de faire abstinence. Ainsi, au son d'un orchestre d'hôtel qui passait à la radio, je commençai à m'assoupir.

Tandis que j'étais dans ce délicieux état de somnolence, j'ai senti le matelas s'affaisser sous le poids de mon homme. Mais je sentais qu'il s'affaissait un peu *trop*.

« Mon chéri ? » ai-je murmuré.

Il a grogné, et j'étais prête à m'assoupir de nouveau. Mais à ce moment-là, j'ai senti le lit osciller de haut en bas. Je me suis réveillée en sursaut, me suis retournée... et j'ai aperçu deux têtes. J'ai reniflé une effluve de parfum bon marché. J'ai tâché d'ouvrir les yeux, et les choses se firent plus claires. Il était en train de me tromper dans mon propre lit.

Face à ce genre de crise, on peut réagir de façon étrange. Ce n'est pas tant le culot, l'immoralité, le goût douteux de la chose qui me chiffonnait. J'étais obsédée par une question : *qui était cette fille ?*

Et alors je compris qui elle était. Je me rappelais très clairement avoir entendu cet homme dire, alors qu'il posait les yeux sur elle pour la première fois : « ce petit cul ne devrait pas servir qu'à s'asseoir. »

Je pouvais désormais percevoir son teint et son profil dans la lumière tamisée. C'était ma femme de chambre !

Mais le plus souvent, le sexe a été un élément positif dans ma vie, un facteur d'épanouissement. La sexualité est une chose personnelle, et, quelle que soit la façon dont elle s'exprime, une chose privée. Aussi, bien que je ne puisse empêcher le lecteur de spéculer sur l'identité des personnes que j'ai côtoyées dans ma vie, j'ai parfois modifié les noms et les circonstances véritables pour empêcher l'identification de ces personnes et préserver leurs vies privées. Je n'ai pas l'intention de faire le jeu de la curiosité mal placée du lecteur, je me contente de lever le voile sur ma sexualité, voile qui existe en tout lieu mais qui est tout particulièrement l'apanage de la *mystique hollywoodienne*.

## II

C'est là l'ironie de la chose : dès les prémices de mon éducation, depuis ma nourrice Nicolette, en passant par mes précepteurs et mes professeurs dans les écoles privées, jusqu'au collège de jeunes

filles de Lucerne, en Suisse, la règle a toujours été d'ignorer les choses du sexe, à tout le moins de les dissimuler. On m'a appris à adopter une attitude d'innocence virginale précisément au moment où je commençais à découvrir ma sexualité. Et cette découverte, que j'ai eu l'occasion de me remémorer des années plus tard par le biais d'un exercice psychanalytique de questions-réponses (dont j'aurais l'occasion de reparler un peu plus tard), n'a pas été si facile à vivre.

À l'âge de neuf ans par exemple, alors qu'une grippe me tenait alitée, une femme riche et célibataire, d'une trentaine d'années, vint me rendre visite. Je me rappelle très bien que lorsque les domestiques eurent quitté la pièce un instant, son affection et sa sollicitude s'exprimèrent par des caresses d'une nature dont je reconnaissais confusément le caractère... Cette même année, une des cuisinières de mon père est venue me trouver lorsque j'étais seule et m'a fait regarder des photographies où elle posait nue sur une peau d'ours dans mon propre salon. Je vous raconterai un peu plus loin une scène qui s'est passée à Lucerne avec ma camarade de chambre, ainsi que ma rencontre avec Marcia, mannequin à la MGM, et d'autres histoires encore. Je ne pense pas qu'on puisse me qualifier de lesbienne, mais il semblerait que je sois le genre de femmes à propos desquelles les autres femmes se font de drôles d'idées.

Mes premiers souvenirs sexuels avec des hommes ne sont pas des plus plaisants. Un matin, peu de temps après l'épisode de la femme qui est venue dans ma chambre et celui de la cuisinière qui posait nue, je sortais de la maison pour aller à l'école. J'étais encore une enfant : des cheveux courts, un uniforme bleu, mes cahiers d'écolière sous le bras, tout l'attirail. Au moment où la porte se refermait derrière moi, un homme a surgi des buissons de lilas, et s'est exhibé devant moi... J'ai couru à l'école et n'en ai jamais rien dit à personne, mais j'en fus effrayée, des années plus tard, quand le souvenir de cette vision revint me hanter.

La deuxième fois, la sœur d'une amie m'avait invitée chez elle. Nous étions enfermées dans une pièce avec un grand homme aux cheveux noirs. La sœur de mon amie était excitée à l'idée de me regarder me faire violer par cet homme, et ce ne fut pas loin d'arriver !

Vous voyez qu'il m'a fallu faire fi de certaines mauvaises expériences avant d'accepter le concept d'amour romantique. Je crois que le premier homme qui a fait naître en moi un tel sentiment, pur et heureux, était un acteur de la troupe de Max Reinhardt, Wolfgang Alba Retty. Il était fascinant en diable... comme l'est sa fille, que l'on connaît aujourd'hui comme la star européenne Romy Schneider. Je vous parlerai, le moment venu, de mon partenaire masculin dans *Extase* (ce sera un réel soulagement que de raconter *cette* histoire après en avoir entendu tant de versions depuis plus de vingt ans), de l'histoire d'amour tragique qui a précédé mon premier mariage, du mariage lui-même avec Fritz Mandl, de mes liaisons tragi-comiques pendant ledit mariage, où j'ai notamment dû quitter le Hapsburg Palace en plongeant par la fenêtre la tête la première... et d'autres histoires encore.

Malgré tout, mes rôles à Hollywood (avant que je ne devienne mon propre producteur) ont été choisis par ceux qui décidaient de l'image des stars pour que mon nouveau nom évoque la grâce et la noblesse. Chose étrange, alors que mes scènes de nu dans *Extase* avaient créé une attente et que Louis B. Mayer m'avait présentée comme une femme au comportement scandaleux, ils ont insisté pour vendre la marchandise dans un nouvel emballage. Ainsi Hedwig Kiesler devint Hedy Lamarr, la femme froide comme le marbre.

Tous les artistes, cependant, aspirent à aller là où on ne les attend pas. Les actrices comiques veulent interpréter Ophélie, les tragédiennes Mame<sup>1</sup>. Nous voulons dépasser nos limites... et stupéfier les spectateurs. Il en allait ainsi pour moi. Et après *Casbah*, j'en ai eu l'occasion. « Hedy Lamarr est d'une rare beauté, [...] elle dégage une sensualité telle que nos écrans de cinéma n'en ont plus vu depuis longtemps... » a dit la critique.

À vrai dire, le vilain petit canard, la mauvaise herbe, la déesse de marbre avait toujours su qu'elle était sexy. Et maintenant elle savait comment se mettre en valeur. J'étais absolument déterminée à devenir une grande star.

---

1 Personnage comique interprété pour la première fois par Rosalind Russell au cinéma. L'adaptation théâtrale en comédie musicale était un succès en 1966, quand Hedy Lamarr écrivait ce livre. (Toutes les notes sont du traducteur)

Savez-vous ce que c'est que d'être une grande star ? Vraiment une grande star ? Je ne crois pas qu'aucune actrice ait déjà confessé les sentiments véritables qui ont éclos en elle à la faveur de cet état exaltant. Laissez-moi vous le dire en quelques mots.

Être une star, c'est posséder le monde, et tous ceux qui s'y trouvent. Une star peut tout avoir ; s'il se trouve quelque chose qu'elle ne peut acheter, il se trouvera toujours un homme pour le lui offrir. (Cela vous choque ? Désolée, je n'ai pas de goût pour l'hypocrisie). La star est adulée de tous. Les étrangers se battent pour l'approcher ne serait-ce qu'un instant. Quand on a goûté au statut de star, tout le reste est insipide.

Il y a peu, un soir que votre star était seule chez elle à souffrir d'une rage de dents, broyant du noir à cause de la façon dont elle avait été traitée au commissariat à la suite d'un incident survenu au magasin à propos d'une pièce de vêtement insignifiante, et alors qu'elle venait d'être remplacée par Zsa Zsa Gabor dans un film produit par Joe Levine (imaginez le coup porté à l'ego !) – je me suis rendue compte qu'au cours de ma vie, j'avais gagné – et dépensé – quelques trente millions de dollars.

Et pourtant, plus tôt dans la journée, j'avais dû me faire payer un sandwich à la pharmacie Schwab<sup>2</sup>. Et quand ma fille Denise a épousé Larry Colton, le joueur de base-ball, j'ai dû utiliser des timbres-primés<sup>3</sup> pour payer leur cadeau de mariage.

Alors peut-être voudriez-vous entendre une histoire authentique pour changer. Celle, par exemple, du vilain petit canard qui devint le dernier produit de l'incroyable star-système hollywoodien de l'entre-deux guerres. Après dix années difficiles, j'ai enfin réussi à mettre de l'ordre dans cette histoire. Voilà pourquoi j'écris *Mon Extase à moi*.

### III

C'est à Vienne, le 9 novembre 1914, qu'est née la petite et dodue Hedwig Eva Maria Kiesler. Là, hurlant sur sa couverture, est allongée la future star de cinéma.

Mon père Emil et ma mère Gertrude m'ont couvée de leur amour. « Trudi » a délaissé sa carrière de pianiste pour m'élever. Mon père, bien que très occupé par son poste de directeur de la Banque de Vienne, a toujours trouvé du temps pour s'asseoir près de moi devant la cheminée de la bibliothèque et me lire des contes de fées. Plus tard, nous avons fait ensemble de longues promenades, non seulement à Vienne, mais aussi dans la campagne anglaise, dans la région des lacs en Irlande, dans les Alpes suisses, et sur les boulevards de Paris.

J'étais fille unique, et tout le monde s'est mis à m'appeler « petite princesse Hedy » (pour prononcer correctement, faire rimer Hedy avec *lady*). Nixy, ainsi que j'appelais alors Nicolette, m'a appris plusieurs langues européennes. Je prenais également, avec moins d'enthousiasme, des leçons de danse classique et de piano ; et des précepteurs faisaient mon instruction dans notre heureux foyer de la rue Peter Jordan.

Pour être franche, la petite princesse ne réussissait pas si bien que ça ses études. Même ma vie sociale n'était pas tout à fait ce qu'elle aurait dû être. Pensez, je devais danser avec des filles ! Je crains que ma mère n'ait reçu plus d'un coup de fil de l'école. Et je me suis enfuie à plusieurs reprises.

En 1929, je dilapidais mon argent de poche pour « m'évader » dans le miroir aux alouettes que constituaient les magazines de cinéma. J'ai commencé à songer à devenir actrice. J'allais encore à l'école, à Vienne, dans une école de bonnes manières<sup>4</sup> – mais j'y étudiais les arts décoratifs.

---

2 Au mitan du XX<sup>ème</sup> siècle, beaucoup de pharmacies américaines faisaient également office de brasserie. Des années 30 aux années 50, la pharmacie Schwab fut un haut lieu de rencontre pour les acteurs, les réalisateurs et les producteurs de Hollywood.

3 Le timbre-prime est quelque chose comme l'ancêtre du bon de réduction.

4 Dans le texte original : *Finishing school*. On désigne ainsi une école privée pour jeunes filles où l'on enseigne la bienséance et les protocoles sociaux.

Ce n'est donc pas complètement un hasard si j'atterris dans les locaux des studios Sascha-Film. J'y passais chaque jour après l'école. Un jour, j'ai contrefait l'écriture de ma mère pour m'offrir une autorisation de sortie, et me suis payée un jour de liberté. Une fois dans les studios, j'ai tendu l'oreille. La chance était avec moi, j'ai entendu le réalisateur Alexis Granowsky parler d'un petit rôle dans *Tempête dans un verre d'eau* (*Ein Sturm im Wasserglass*). Vous devinez aisément ce qui s'est passé alors. J'ai passé une audition pour ce rôle – et j'ai été très mauvaise. Toutefois, Granowsky a pensé que j'avais suffisamment de potentiel pour être dirigée dans ce petit rôle de film muet, rôle qui ferait office de « formation ».

Ce qui signifiait que je devais convaincre mes parents. Ils furent bien plus difficiles à persuader que Granowsky, parce ce que cela voulait dire que je devais laisser tomber l'école. Finalement, ils donnèrent leur accord. Mon père n'avait jamais rien refusé à sa petite princesse, et en outre, il s'était convaincu que je renoncerais de moi-même à faire l'actrice et retournerai à l'école.

Il s'était fourvoyé sur ce point, une fois n'est pas coutume. Quand *Tempête dans un verre d'eau* fut achevé, les studios Sascha, pour rester à la pointe de l'industrie, se mirent aux films parlants.

Il était prévu que leur production suivante, *L'Argent ne sert à rien* (*Man braucht kein Geld*), serait tournée en deux versions, une muette et l'autre parlante. Mais le nouveau matériel coûtait cher. Le réalisateur, Carl Boese, a alors eu une idée qui témoignait d'un ingénieux savoir-faire, en ce qui concerne le financement en tout cas, à défaut d'être une idée judicieuse pour la distribution. Il m'a donné le rôle de l'ingénue. Dans le film, le personnage était la fille du maire, et moi-même n'étais-je pas, dans la réalité, la fille d'un directeur de banque... Boese savait que ce détail impressionnerait favorablement les commanditaires du studio. (Le film a été projeté aux États-Unis, et c'est ainsi qu'en 1932, un critique de cinéma du *New York Times* a eu l'occasion de découvrir les talents d'actrice limités et la belle allure de la jeune Hedy Kiesler).

L'étape suivante consista à convaincre mes parents de me laisser aller étudier à Berlin. C'est ainsi qu'un beau jour, je m'introduis discrètement dans l'école d'art dramatique de Max Reinhardt pour assister à une répétition. C'est le jeune Otto Preminger lui-même qui me fit entrer. Dès que Max Reinhardt s'aperçut de ma présence – j'étais la seule spectatrice – tout se figea sur la scène. D'un ton bourru, il me demanda ce que je faisais là.

Je commençai par déglutir. « Je voulais juste assister à une répétition. J'en ai vu une à Salzbourg, et j'ai vu *La Mort du cygne*, et j'aimerais vous regarder mettre en scène, si cela ne vous dérange pas. »

Il n'était pas si grincheux après tout. Il remarqua la qualité presque professionnelle de ma voix... . Et c'est à ce moment-là que je laissai définitivement derrière moi le vilain petit canard.

En vérité, c'est même *lui* qui *me* demanda si je voulais jouer la comédie, et quand j'ai répondu par l'affirmative, il s'est avéré qu'il avait un petit rôle pour moi dans *Le Sexe faible*.

Plus tard, il a même envoyé des fleurs à ma mère !

Je ne l'ai pas déçu. Mes critiques pour le théâtre furent meilleures que celles pour le cinéma, et un second rôle suivit, dans *Vies privées*. C'est grâce à ces hommes qui ont cru en moi, voyez-vous, que j'ai pu progresser. Reinhardt m'a fait lire des livres, rencontrer du monde, assister à des pièces.

C'est alors qu'Alexis Granowsky fit son retour dans ma vie en me proposant un rôle dans une production des studios Allianz, *Les Treize malles de Monsieur O. F.* (*Die Koffer des Herr O. F. Herne*). Cette fois, j'appris quelque chose sur la façon de jouer dans une comédie légère. Après cela, j'étais prête pour ma première tournée.

Au cours de ces années de formation, j'étais déjà décidée à me consacrer pleinement à ma carrière dans le monde du spectacle. J'en poursuivrai plus loin le récit chronologique. Pour l'heure, « avançons » jusqu'à l'année 1936. J'ai vingt-et-un ans, je vis à Berlin et j'attends que la société de production Elektra Films me donne des nouvelles de mon quatrième film – le premier en tant qu'actrice principale – *Extase*.

Un journal allemand rapporta les faits comme suit : « Aux États-Unis, le comité de censure de l'état de New York a refusé son visa d'exploitation au film *Extase*, arguant que c'était un film indécent, immoral, et de nature à corrompre la jeunesse. » (L'interdiction a duré jusqu'en 1940). L'objection principale qu'ils soulevaient ne portait *pas* sur la scène où je me baignais nue, scène

dont vous avez déjà entendu parler j'en suis sûre, ni sur la séquence où l'on voyait mes fesses rebondir tandis que je me promenais nue au milieu du bois ; non, elle portait sur le gros plan de mon *visage*, quand la caméra enregistre les réactions de la femme en manque de plaisir sensuel tandis qu'elle fait l'amour dans la cabane : « ce moment du film qui débute lorsque l'ingénieur fait asseoir la fille sur le canapé et se termine avec la fille se caressant les cheveux pendant que l'homme s'assoit au pied du canapé, » tel que le décrit le commissaire des douanes, qui est allé jusqu'à citer la loi Hawley-Smoot de 1930<sup>5</sup> dans son rapport !

Toute cette affaire avait commencé quand la société Eureka avait importé *Extase* aux États-Unis en novembre 1934. D'abord, le département du trésor américain a réuni son propre comité et a jugé le film « obscène » en janvier 1935. Ensuite, le percepteur des douanes de New York est entré dans la ronde et en juillet 1935, des policiers fédéraux détruisaient la copie.

Eureka fit tirer une deuxième copie et porta le jugement devant la cour d'appel. Là, le célèbre juge Learned Hand<sup>6</sup> décréta qu'il « n'avait rien vu qui lui sembla immoral... » Ainsi, en décembre, le gouvernement des États-Unis approuvait la sortie d'*Extase* dans ses salles de cinéma.

Mais certains États, parmi lesquels celui de New York, s'opposaient encore à la projection du film, et en plus de vingt ans, seul quatre petites centaines de salles osèrent projeter *Extase*.

Et maintenant, voudriez-vous que je vous parle du *tournage* de ce film ?

Car cette histoire, pour finir, mérite d'être contée par le menu.

Souvenez-vous, je n'avais que dix-sept ans. Gustav de Machaty, réalisateur respecté, était venu me voir pour me proposer le scénario de *Symphonie d'amour* (*Symphonie der Liebe*). C'était une innocente gaudriole à propos d'une douce jeune fille qui épouse un homme plus âgé (nommé Emil, comme mon père, et qui était interprété par Zvonimir Rogoz) incapable de consommer le mariage lors de la nuit de nocce. Elle retourne ainsi aussitôt chez sa mère. Un jour, alors qu'elle se baigne nue dans un étang, notre Ève est espionnée par un jeune et bel ingénieur prénommé Adam (joué par Aribert Mog).

C'est un film qui fait la part belle au symbolisme. Les vêtements d'Ève sont attachés à la selle de son étalon, qui s'emballa et s'enfuit. Adam le prend en chasse. Surpris par une pluie printanière, Adam et Ève se réfugient dans une cabane...

À dire vrai, je n'avais aucune raison particulière de me méfier de ce film. Je n'avais pas la moindre idée des humiliations qu'il allait me causer ... ni de la gloire mondiale qu'il allait m'apporter, m'arrachant à mon Europe centrale natale. Je ne soupçonnais pas non plus le rôle qu'il jouerait donc un rôle dans mon mariage avec l'un des hommes les plus riches du monde, Fritz Mandl.

J'ai accepté de jouer dans ce film.

#### IV

Permettez-moi d'interrompre encore une fois mon récit pour dire quelques mots sur Fritz Mandl.

Aujourd'hui encore, je me le représente comme un géant. C'était le propriétaire de la fabrique de munitions de Hirtenberg et l'un des quatre fabricants de munitions les plus importants de l'époque (avec Sir Basil Zaharoff, Schneider-Creuzot et Krupp). On le connaissait et le craignait dans toutes les capitales du monde. Il avait la réputation de pouvoir faire éclater des guerres aussi bien que d'y mettre fin. Et il était réellement impitoyable. Mandl menait ses amours comme il menait ses affaires. Il était très beau, magnétique. Il avait été marié à Hella Strauss, une femme viennoise d'une grande beauté. Durant les deux années sauvages qu'a duré leur mariage, il a eu maintes liaisons, notamment avec Eva May, la célèbre actrice allemande, qui s'est suicidée quand elle comprit qu'il ne l'épouserait pas. (J'avais déjà été marquée moi-même par une épreuve analogue lorsque j'ai

---

5 Promulguée en 1930 pour lutter contre la grande dépression, cette loi a augmenté les droits de douane à l'importation.

6 Célèbre notamment pour avoir été un défenseur actif de la liberté d'expression.

rencontré Mandl. J'avais refusé d'abandonner ma carrière et d'épouser le fils d'une des familles les plus distinguées d'Allemagne, Ritter Franz von Hochstatten, et il s'était pendu. Ce fut une de mes premières expériences de la face tragique de l'amour.)

Mandl ferait un très bon héros de roman. Je ne peux, pour ma part, que vous donner quelques indications sur son allure, son indépendance, ses manigances passionnées... et sa cruauté.

Sa cruauté a tourné à la farce, cela dit, à une occasion au moins. Quelque aristocrate imbu de lui-même m'avait convaincue de le rejoindre au Hapsburg Palace... et m'avait donnée sa clef pour me rendre au rendez-vous.

J'avais été assez écervelée pour tenir mon engagement. C'était une journée froide, mais je me souviens que je portais une simple jupe plissée.

À l'intérieur, l'aristocrate ne ménageait aucun effort pour se maintenir dans les strictes limites de la décence avec Madame Mandl. Il exprima son amour de la manière la plus pure... et me baisa les doigts. Il me fixa ensuite droit dans les yeux pour voir si son numéro était en train de prendre. C'est à ce moment-là que nous entendîmes frapper bruyamment à la porte.

J'allai ouvrir et découvris Mandl se tenant devant moi !

C'est alors que la scène tourna à la comédie. J'ai couru vers la fenêtre la plus proche et j'ai sauté... la tête la première sur un monticule de neige poudreuse qui s'était accumulé en une parfaite petite colline devant la fenêtre de la chambre.

L'aristocrate s'est contenté de se planter devant la fenêtre – m'observant à travers son monocle. Mandl est sorti par la porte principale. J'étais quant à moi emprêtrée dans le talus.

Mandl a désamorcé la situation en criant : « sortez-la de cette neige... elle va attraper la mort. »  
Fin de l'anecdote.

En tant que Madame Mandl, j'ai présidé de nombreuses réceptions en l'honneur de toutes sortes de notables, depuis les vedettes de l'écran et de la scène jusqu'aux chefs d'États. Certains étaient des gens très bien, d'autres étaient des goujats. Un Adolf Hitler compassé m'a une fois fait le baise-main, tandis qu'en une autre occasion, un pompeux petit Mussolini a avancé ma chaise.

Mandl avait pour habitude de recevoir à la maison les personnes avec lesquelles il faisait affaire. Nous avions une vingtaine de domestiques. Notre argenterie était en or massif, et je ne me souviens pas que nous ayons jamais reçu moins de trente personnes pour ce genre de réjouissances.

J'avais mon propre appartement de dix pièces à Vienne, un palace à Salzbourg. J'avais tout ce que je désirais – des vêtements, des bijoux, sept voitures. Je jouissais de tous les luxes, sauf de la liberté. Car Mandl avait fait de moi sa prisonnière.

L'Europe, au centre du monde, était un chaudron d'intrigues. La guerre était dans l'air ; Mandl était dans son élément. Et dans mon petit monde, j'étais moi-même l'objet de toutes les intrigues.

Je voulais m'enfuir. Mais j'avais beau être une célébrité, je n'avais pas le courage de réclamer à Mandl ma liberté. Il en aurait résulté des représailles immédiates contre ma famille.

Un jour, j'ai tenté ma chance pour voir ; je me suis échappée sans échafauder le moindre plan. Mandl était occupé par une réunion d'affaire, mon garde du corps était en train de déjeuner et mon chauffeur bricolait la voiture. J'avais envie de voir combien de temps je pourrais déambuler librement en improvisant une excuse quelconque.

C'est ainsi que je me suis faufilée dans la foule faisant du lèche-vitrine. Je n'ai pas mis longtemps à repérer Mandl derrière moi, sur un escalator. Je l'ai descendu à toute vitesse et ai pris la première sortie qui se présentait. C'était comme dans un film de James Bond. Il n'y avait plus de doute à avoir, Mandl était bien en train de me suivre.

Je me rappelais, souvenir de jours plus insouciant, que ce quartier abritait un club à la réputation sulfureuse. Le rez-de-chaussée ne payait pas de mine, mais à l'étage se trouvait un peep-show. Pour une somme modique, on pouvait épier l'intérieur de pièces spécialement conçues pour accueillir toutes sortes d'ébats amoureux.

Je me suis précipitée dans ce club. J'ai glissé la somme forfaitaire – en l'augmentant d'un généreux pourboire – dans la main d'un préposé au vestiaire qui ne masqua pas sa surprise, et, posant mon index contre mes lèvres, lui fis signe de garder le secret de ma présence, avant de me

précipiter à l'étage. Bien qu'il fut à peine midi, quelques voyeurs « réguliers » étaient déjà en place devant leur poste d'observation favori. Je me suis pour ma part installée devant la fenêtre libre la plus proche et j'ai essayé de passer inaperçue. Sur le moment, je n'enregistrai pas vraiment ce que je vis à travers la fenêtre d'observation, toute autre chose occupant alors mon esprit, mais je me souviens vaguement aujourd'hui avoir aperçu un « gentleman » bien apprêté accompagné de deux femmes (nues, à l'exception des hauts talons de rigueur et, dans le cas qui nous occupe, de quelques pièces grossières de joaillerie) qui composaient un charmant tableau de type « sandwich », allongés sur un lit circulaire drapé de velours rouge.

C'est alors que j'entendis en bas une voix qui ne pouvait qu'être celle de Mandl. Il me décrivait en détail au préposé au vestiaire – qui jurait ses grands dieux qu'il ne m'avait jamais vu. Suivit un court moment de silence, pendant lequel je compris que Mandl était en train de surenchérir sur mon pourboire. De nouveaux chuchotements. Il me fallait agir.

Il y avait une pièce au bout de la rangée des fenêtres d'observation : je m'y suis précipité et j'ai claqué la porte derrière moi. Elle était équipée d'un grand lit (celui-là recouvert d'une courtepointe violette), d'une chaise rembourrée et d'un petit bureau. Je ne remarquai aucune fenêtre dans les murs. Il n'y avait pas de placard non plus. La porte que j'avais d'abord cru être celle du placard menait en fait vers une autre chambre d'exhibition.

Je ne savais pas quoi faire. J'ai fermé la porte à clef et me suis recroquevillée sur le lit, frissonnante. Je m'attendais à ce que Mandl vienne frapper à la porte d'un moment à l'autre.

C'est alors qu'un jeune homme est entré par l'autre porte. Il me salua calmement et commença à se dévêtir. Mon Dieu, ai-je alors pensé, il me prend pour l'une de ces filles !

J'ai voulu expliquer la situation. Mais le fait était que le danger était plus grand à l'extérieur qu'à l'intérieur de la chambre.

Le jeune homme était déjà presque nu. J'ai pensé lui donner de l'argent. Mais si jamais il me dénonçait ?

S'étant défait de son dernier vêtement, il bascula joyeusement vers moi en me demandant : « tu es prête ? »

J'étais comme paralysée. J'ai hoché la tête et ai commencé à me déshabiller à mon tour.

« Tu es bizarre toi, » me dit-il après m'avoir observé attentivement. « Tu as l'air timide, j'aime bien ça. Mais je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression de t'avoir déjà vu. » (*Extase* était alors projeté dans tous les cinémas de la ville.)

« On ne se connaît pas » lui assurai-je.

Mes réflexions sur la situation me surprenaient. Je me demandais combien ce jeune homme avait payé pour se retrouver dans cette pièce avec moi. Pour être honnête, je ne voulais pas passer pour une gamine apeurée et frigide.

Je me suis allongée sur le lit, lui faisant face, me demandant quel effet me ferait sa première caresse. Je n'ai d'abord rien senti. Et si Mandl faisait irruption dans la pièce et surprenait cette scène, je n'aurais plus jamais l'occasion de ressentir quoi que ce soit !

« C'est la première fois que tu fais ça, non ? » demanda-t-il avec une franche sympathie. Il sourit. « Je te promets que ça va te plaire. »

À sa façon de me dire ça, je ressentis un frisson inattendu. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui allait se passer ensuite.

*Voilà* ce qui se passa : on frappa des coups tonitruants à la porte de la chambre. Je retins mon souffle.

« Cette chambre est occupée ! » cria le jeune homme, une phrase qui me ravit en ce qu'elle disait tout de la situation sans en rien trahir.

« Qui est là ? » demanda Mandl.

« Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Je suis avec une poule. »

Et, comme par enchantement, la menace fut écartée. Jamais, même par le plus grand effort d'imagination, Mandl n'aurait pu concevoir que le terme « poule » se référât à Madame Mandl.

Je l'ai entendu s'éloigner et descendre le couloir, vouant aux gémonies le préposé au vestiaire pour lui avoir donné des informations erronées.



Qu'ai-je fait après ça ? J'ai fait l'une des expériences érotiques les plus étranges qu'aucune femme ait jamais faite. J'eus à peine conscience de tout ce qu'il me fit –emportée que j'étais par un torrent d'émotions où se mêlaient la gratitude, la peur et je ne sais quoi d'autre...

Plus tard, il me parla à nouveau. « Tu as quelque chose d'une statue, et tu es un peu *trop* raffinée à mon goût – mais tu es adorable. Merci »

Je l'ai remercié à mon tour (ne me demandez pas pourquoi). Il me donna un pourboire, m'embrassa sur le front et quitta la pièce. Tandis que je me rhabillais, mon esprit était encore en ébullition, un chaos de peur et d'excitation mêlées.

À présent, il me fallait rentrer à la maison. Je me suis dépêchée, mais il était déjà tard quand j'arrivai au château. Je m'attendais à tous les châtiments.

Toutefois, je ne revis pas Mandl avant le soir. Et l'aventure du peep-show ne fut jamais mentionnée.

## 2

C'est à Vienne que je vis pour la première fois Fritz Mandl, dans les coulisses d'un théâtre où l'on donnait Sissi, une pièce inspirée de la vie de l'impératrice Elizabeth d'Autriche dans laquelle je jouais.

Cela faisait quelques temps déjà que je croulais sous les fleurs. Un soir, les placeurs ont descendu les allées pendant la représentation et ont empilé des corbeilles sur la scène. Plus tard ce soir-là, elles tinrent tout juste dans ma loge. Comme à l'accoutumé, les cartes disaient simplement : « Fritz Mandl ».

Mandl ne perdit pas de temps. L'après-midi suivant, il appela mes parents pour leur demander l'autorisation de me faire la cour. Depuis le corridor, j'écoutais la conversation, procédure flatteuse quoique formelle. Naturellement, l'autorisation lui fut accordée.

Durant les huit semaines qui suivirent, il se fit maître de ma vie. Pour commencer, je dus abandonner ma carrière. Mandl avait sur lui un chronomètre en or massif, et chaque minute de son temps était dûment employé. Nous nous rendions en tout lieu dans une limousine noire conduite pas un chauffeur. Un jour, il m'emmena dans son pavillon de chasse et me fit faire la connaissance de dix-sept chiens et d'une gentille petite équipe d'employés de maison, qui comprenait des cuisiniers, des majordomes, des jardiniers, une femme de chambre et une gouvernante. Enfin, il me demanda – ou plutôt il m'ordonna – de l'épouser.

Cette demande solennelle n'était pas très inspirée mais restait impressionnante, comme l'avaient été les fleurs et le reste. « Je t'aime profondément... nous serons mariés à jamais ... notre éternité personnelle. » Il s'est avéré que l'éternité chez Mandl durait deux ans. Deux années mouvementées. J'ai rapidement cessé d'être sa « Hasi » (son petit lapin) pour devenir... Madame Mandl.

Le 10 août 1933, nous avons prononcé nos vœux à l'église Saint-Karl de Vienne. Je portais une robe à motifs noirs et blancs et tenait un bouquet d'orchidées blanches. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que Mandl était obsédé par la possession. Il ne m'avait pas épousé, il m'avait ajouté à sa *collection*, comme un trophée.

Ceci étant, j'ai toujours eu ce talent avec les hommes qui consiste à leur faire sentir qu'ils me possèdent... à quatre-vingt-dix-neuf pour cent seulement. Ce dernier pour cent manquant mettait Mandl en rage. Son ego exigeait cent pour cent, et plus encore. Je me devais de l'aimer compulsivement, sans attendre qu'il me le demande.

Un autre élément est rapidement venu se mettre entre nous. Peu après le mariage commença le battage autour d'*Extase*. Un soir, Mandl organisa une projection privée. Il n'y avait là que Mandl, ses lieutenants de confiance, et moi-même.

La publicité l'avait déjà renseigné sur ce qu'il s'apprêtait à voir, mais je savais qu'il allait être furieux. Tandis qu'il regardait sa femme courir toute nue sur cet écran haut de six mètres, le silence qui régnait dans la pièce était de mauvaise augure. Quand les lumières se sont rallumées, son visage était rouge. J'ai détourné le regard.

Il a donné ses ordres à ses lieutenants d'une voix monocorde et assurée. « Achetez toutes les copies existantes. Mettez la main sur le négatif, je me fiche de savoir combien cela coûtera. » (Finalement, le négatif fut détruit des années plus tard, au moment où les Russes envahirent Budapest.)

Il a passé une bonne partie des deux années qui suivirent à essayer de faire disparaître de la surface de la planète ce film qui le hantait. Évidemment, la nouvelle s'est répandue que Fritz Mandl achetait à prix d'or toutes les copies d'*Extase*, on en tira donc de nouvelles. On doubla le film dans toutes les langues. Des scènes furent ajoutées, d'autres enlevées. « Les scènes », bien entendu, ne furent jamais coupées. (Et je dois ajouter que le montage officiel d'*Extase* a également remporté quelques prix !)

C'est le moment pour moi de reprendre le récit de la production d'*Extase* où je l'ai interrompu au premier chapitre. Quand j'ai accepté de faire ce film, il n'avait pas été question de scène de nu, ni

d'un gros plan sur mon visage pendant une relation sexuelle. (Comme on peut être naïve quand on a seize ans ! En grandissant, j'ai appris à mieux négocier mes contrats.)

Le script original faisait cinq pages, il racontait une simple liaison amoureuse et ne comptait quasiment aucun dialogue. Le tournage, qui laissait donc toute la place à l'improvisation, avait lieu dans une forêt bordée d'un lac, aux abords de Prague. Quand il fut question d'une scène dénudée, je regimbai.

« Où est cette scène dans le script ? »

Le réalisateur a hurlé : « si tu refuses de tourner cette scène, le film est foutu, et tu assumeras les pertes toi-même ! » (Les pertes ! Je touchais un petit salaire, je ne devais recevoir aucun pourcentage et je n'avais pas touché un sou des commanditaires.) Pour mieux me faire sentir que sa demande n'avait rien d'optionnelle, il ramassa un morceau de bois et me le lança à la figure. (C'est un jeune machiniste qui fut atteint.)

« Je ne le ferai pas. Je refuse de me déshabiller ! » Je pensais à mes parents... sans parler de l'équipe de tournage, et, plus tard, des spectateurs. C'était impossible !

À ce moment-là, ma coiffeuse a passé son bras sur mes épaules et m'a dit : « je vais lui parler, ne pleure pas. » (C'était une femme séduisante, qui avait de l'influence sur lui à n'en pas douter.)

Elle l'emmena à l'écart. Il y eut de nombreux mouvements de bras et, *in fine*, un compromis.

« On installera la caméra au sommet de cette colline. » Il désigna une crête à cinquante mètres de là. « Tu courras entre les arbres et tu te jetteras dans l'étang, avant de t'éloigner à la nage. » J'ai commencé à répondre mais il m'a arrêté. « La caméra sera tellement loin que l'on ne verra rien, ce sera juste une impression, une atmosphère. »

Tandis que je me tenais là, sans dire un mot, je regardais les membres de l'équipe qui attendaient tranquillement que je prenne ma décision. Étais-je en train de me montrer bornée sans raison ? Peut-être le compromis était-il raisonnable. Je posai quelques conditions.

« Vous commencez par emmener la caméra et toute l'équipe en haut de la colline. Je me déshabillerai derrière un arbre et je donnerai le signal avant de me mettre à courir. »

Le réalisateur sourit. « Ça me convient parfaitement. Faisons-cela. » Il fit signe à l'équipe, qui se mit en route.

Je me rappelle qu'il y avait du vent ce jour-là, mais il faisait chaud, et la brise sur mon corps était rafraîchissante tandis que j'ôtai mes vêtements avec précaution derrière l'arbre le plus large que j'avais pu trouver. Les acteurs et les techniciens n'étaient que de petites silhouettes se dessinant sur la crête. J'ai vérifié que personne n'était resté à la traîne. Puis j'ai donné le signal... et le réalisateur a donné le sien. (Qui, sur cette prise, a consisté à tirer un coup de feu !)

Après une profonde inspiration, je me suis mise à courir, zigzaguant entre les arbres avant de me jeter dans le lac. Tout ce que j'ai pensé alors fut « pourvu qu'ils aient pu enregistrer le *plouf*. »

Après quelques brasses dans l'eau fraîche, je me suis arrêtée de nager, j'ai posé mes pieds au fond du lac et plié les genoux, pour ne laisser que ma tête hors de l'eau. Une voix sortant d'un mégaphone criait : « encore une fois... encore une fois. » J'ai entendu l'écho de cet ordre résonner plusieurs fois dans l'air.

J'avais envie de refuser, mais je ne pouvais plus faire marche arrière désormais. Secouée de frissons, je me suis précipité pour reprendre ma place derrière le premier arbre. Mystérieusement, quelqu'un y avait déposé un peignoir de bain. Je me suis séchée, et j'ai attendu le nouveau coup de feu. ! Mais l'arme s'était enrayée ! Au bout d'un moment, la voix du mégaphone a crié : « allez ! » J'ai recommencé à zigzaguer, battant probablement quelque record de vitesse, j'ai à nouveau fait quelques brasses, puis j'ai laissé ma tête sortir de l'eau.

« Goot, » décréta-t-il. « Vonderful. »

Quel soulagement... pour l'instant ! (Le moment venu, je vous parlerai de la première projection à laquelle j'ai assisté... avec mes parents...)

Passons à l'autre scène, la scène d'amour torride. Celle-ci a été tournée en intérieur.

On m'a demandé de m'étendre et de poser mes mains sur mon front pendant qu'Aribert Mog me murmurait des mots doux à l'oreille puis me couvrait de baisers, de la façon la moins pudique qui soit. Je ne savais pas comment je réagis. Quand Aribert glissa hors du champ de la caméra, je

fermai donc les yeux.

« Nein, nein » cria le réalisateur. « Ton visage doit exprimer la passion. » Il leva les mains en l'air puis s'en frappa les flans. Il maugréa à propos de la bêtise de la jeunesse. Il regarda alentour et remarqua une épingle à nourrice sur une table. Il la ramassa, la tordit à angle droit et s'approcha de moi. « Tu vas t'allonger là, me dit-il. Je serai à coté, hors champ. Quand je te piquerai doucement le dos, tu ramèneras tes coudes l'un vers l'autre et tu vas *réagir* ! »

Je haussai les épaules. Aribert repris sa place au-dessus de moi, et l'on recommença la scène. Aribert glissa hors champ. De l'autre côté du cadre, le réalisateur enfonça son épingle dans mon derrière, « doucement », et j'ai réagi !

« Nein, nein. » Je n'avais pas réagi de la bonne façon. « Les coudes, » cria-t-il.

Ainsi, plusieurs prises et coups d'épingle plus tard, nous n'arrivions à rien. Laissez-moi maintenant vous citer un article de Gene Youngblood, journaliste pour le *Los Angeles Herald-Examiner*, qui est paru dans le numéro du 28 Janvier 1966.

« Plus de 76 kilomètres<sup>7</sup> de films ont été coupés avant la sortie d'*Extase*. Il s'agissait de scènes d'amour si "saisissantes" que le producteur Josef Auerback les a jugées "trop sexy" et a ordonné qu'elles soient brûlées. "Les scènes d'amour n'étaient pas simulées, affirmait Auerback dans une interview de 1952, étant donné qu'Hedy était fiancée à l'acteur principal à l'époque". »

Ainsi en était-il de Machaty et de son épingle. Ainsi en était-il d'Hedy Kiesler et de ses réactions. Ainsi en était-il d'Aribert Mog et de sa fiancée.

L'heure est donc venue pour moi de vous dire ce qu'il en est vraiment. Certains de ces coups d'aiguille me firent si mal que la douleur se diffusait dans tout mon corps, à tel point que je la sentais vibrer dans chacun de mes nerfs. Je me souviens d'une prise où le gros plan sur mon visage le surprenait dans une expression de réelle agonie... alors le réalisateur cria joyeusement, « ya, goot ! »

Il me faut aussi dire que le jeu d'Aribert correspondait à ce que l'on appellerait aujourd'hui le réalisme « Actors Studio ». Et je ne nie pas que dans certaines prises, son enthousiasme non simulé pour notre scène de sexe s'est révélé contagieux... et je me suis mise à « improviser » moi aussi...

Mais j'en ai longtemps voulu à Auerback de ses commentaires mesquins, qui témoignent d'ailleurs d'une complète ignorance du processus créatif.

Comme je l'ai dit plus haut, il y a eu plusieurs versions d'*Extase*, différentes ressorties officieuses et « officielles » (y compris l'utilisation d'extraits du film dans une production United Artists de 1964, *Les Déesses de l'amour*.) Et l'on continue à parler de nouvelles versions. Tout ce que je peux dire, c'est que si vous avez déjà vu *Extase*, il se *peut* que vous m'ayez vu me tordre de douleur sous l'effet des coups d'aiguille ! Et j'ai déjà vu une version de cette scène où l'expression de mon visage témoignait de mon pur et simple *épuisement*. Il y a eu des prises où j'étais si complètement vidée que j'arrivais à peine à garder les yeux ouverts. Peut-être Auerback voyait-il là une nouvelle technique de production !

Quoi qu'il en soit, cette scène montrait *quelque chose* à l'écran qui semblait trop réaliste, ce qui nous ramène à la première projection.

Jusque-là, mes parents étaient fiers de moi. Leur petite princesse était devenue une vraie star de cinéma. Nous avions les meilleures places, et je portais une robe spécialement faite pour l'occasion. Le film commença, et « la » scène approchait.

« C'est artistique », ai-je nerveusement murmuré à l'attention de mes parents.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour prendre la mesure du talent artistique de Machaty. Je me suis immédiatement rendu compte que la forêt paraissait beaucoup trop proche ! Le moment d'après, je courais nue à travers les arbres. Mon Dieu, la caméra n'était pas à plus de cinq mètres de moi ! Mon visage prit une teinte cramoisie.

---

7 76 kilomètres de pellicule représentent plus de quarante heures de films. Même en supposant que le journaliste était porté à l'exagération, il doit s'agir ici d'une coquille.

Souvenez-vous que cela se passait en Europe dans les années trente, pas dans l'Amérique « branchée » des années soixante.

La scène de nage était courte, mais pas assez à mon goût. Le stratagème était évident : ils avaient filmé la scène au téléobjectif. Assise là, je n'avais qu'une envie : tuer le réalisateur. Puis j'eus envie de m'enfuir et de me cacher.

Mon père mit fin à cette pénible situation. Il se contenta de se lever et de me dire d'un air sévère : « allons-y ». J'attrapais mes affaires d'un geste déterminé. Ma mère avait l'air en colère, mais semblait pourtant quitter la salle à contrecœur. Nous sortîmes néanmoins.

Je bredouillais quelque chose à propos du téléobjectif. Mon père parlait avec colère d'attentat à la pudeur. Je ne jouerai plus jamais dans un film de ma vie. (Et croyez-moi, à ce moment-là, je n'en avais aucune intention.)

Il fallut une semaine avant que je n'ose sortir de la maison.

Ce film, donc, fut celui qui rendit à son tour Fritz Mandl fou d'obsession. Il s'installait dans la salle de projection et regardait les scènes de nu encore et encore. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ma carrière en resta là tant que dura notre mariage. Je n'osais pas m'approcher d'une caméra, encore moins accepter un futur engagement.

Je sentais bien ce qui rendait Mandl fou dans cette affaire. Dans ses salles de conférence somptueuses, il était un véritable roi. Et tout le monde savait que la guerre le rendrait bientôt dix fois plus riche qu'il n'était.

Et malgré tout son pouvoir, toute cette richesse, sa tentative d'anéantir *Extase* se solda par un échec.

## II

En 1937, notre foyer était devenu le point chaud sur la carte. Hitler avait commencé ses manœuvres. Il me paraissait surprenant que le monde soit si inconscient du danger : de mon point de vue, il n'était pas difficile de voir la destruction se profiler.

Mandl lui-même était assailli par les problèmes, et notre vie quotidienne était particulièrement tendue. Il me fallait m'échapper – et pas seulement pour aller au peep-show, mais m'évader pour de bon !

Un soir, nous eûmes pour invité un colonel anglais. J'avais l'habitude d'être admirée par les hommes, mais le Colonel Righter était particulièrement attentionné, même devant Mandl. Il était aussi ouvertement critique envers le régime nazi. J'ai senti en lui un possible complice pour ma conspiration.

Le Colonel Righter fumait des cigarettes anglaises longues et fines. Quand il fut à court, Mandl, en parfait hôte qu'il était, lui proposa des cigarettes qui lui conviendrait tout aussi bien, et s'en fut dans son antre en chercher dans sa cave à cigare.

Dès qu'il sortit, je me déplaçai sur une chaise proche du Colonel Righter et lui murmurai frénétiquement : « pouvez-vous m'aider à fuir Vienne ? Je vis ici comme une prisonnière, dans ma maison et dans ce pays. Pourriez-vous m'aider s'il vous plaît ? »

Il semblait penser que j'étais devenue folle. « Quel est votre problème ? »

« Où êtes-vous descendu ? » lui demandai-je abruptement, car je voulais désespérément arranger ma fuite avant le retour de Mandl.

Il me donna le nom de son hôtel.

« Je dois m'échapper, lui dis-je. Mon mari a des sbires qui me surveillent constamment et la surveillance devient de plus en plus cruelle. »

Le Colonel Righter était très nerveux. « Contactez-moi, » dit-il après une pause. « Je trouverai un moyen de vous aider. » Il me tapota la main.

Je ne pouvais rien faire de plus pour le moment. Je me suis réinstallée sur ma chaise. Mandl revint. « Essayez ces cigarettes, Colonel Righter. Elles sont fabriquées par un marchand de tabac

anglais, ici, à Vienne. »

Nous avons ensuite parfaitement tenu nos rôles d'hôte, d'hôtesse et d'invité jusqu'à la fin de la soirée.

Ma chambre était située au centre d'une suite de cinq pièces. Elle était munie d'une serrure élaborée dont mon mari et moi possédions les deux seules clefs. Parfois il frappait avant d'entrer, et parfois il ne le faisait pas.

Après le départ du Colonel Righter, et une fois les serviteurs renvoyés, j'étais assise dans cette chambre, en négligé devant le miroir, en train de me peigner les cheveux. Mandl a frappé – mais est entré avant que je n'aie le temps de répondre.

Il souriait... ce qui était parfois mauvais signe. « J'ai déniché une valse de Strauss assez rare, commença-t-il, j'ai pensé que vous aimeriez l'écouter. »

Tandis qu'il se dirigeait vers le lecteur de disque qui se situait dans une minuscule antichambre, je commençai à suspecter quelque chose. Il y eut bien quelques accords de musique, mais tout à coup une voix s'y substitua. C'était la mienne.

« Pouvez-vous m'aider à fuir Vienne ? Je vis ici comme une prisonnière, dans ma maison et dans ce pays... »

Il rejeta la conversation en entier.

Le sourire de Mandl s'élargit. « Voyez-vous, ma chère, c'est une nécessité du monde des affaires que de savoir ce qui se passe en tout lieu. Ainsi, on peut mieux évaluer les situations. Prenez votre Colonel par exemple. Il ne vous aidera pas, car c'est un de mes employés. » Mandl fit une pause. « Les belles femmes ont toujours été la seule faiblesse de Righter. Mais sachez qu'il est trop égoïste pour accepter de passer après un autre homme. »

Mandl éteignit le phonographe et reprit le disque.

Il m'embrassa sur le front et me dit bonsoir. « Bien entendu, je vais être obligé d'accentuer la surveillance dont vous faites l'objet. Et il serait peut-être bon que vous confiniez vos activités à l'intérieur de cette suite pendant quelques temps. » Sur quoi, il sortit.

Il restait une lueur d'espoir. Les bouleversements politiques obligeaient Mandl à beaucoup voyager. Il apparaissait sans crier gare pour m'entretenir du fervent amour qu'il me portait et exigeait alors une nuit d'amour passionnée. Je n'osais pas protester.

Comme j'étais fermement résolue à m'échapper, Mandl savait que j'essaierai tôt ou tard. Mais ceci n'entravait en rien son ardeur dans le boudoir, ni sa correction dans les autres pièces de ma suite. Il me ramenait fréquemment des cadeaux dispendieux.

Mais les bijoux qu'il m'apportait ne m'étaient pas personnellement destinés, ils étaient pour Madame Mandl, la maîtresse de maison. S'il m'est permis d'en faire moi-même état, je dois dire que j'avais appris à très bien jouer ce rôle, et que j'appréciais son côté dramatique. Notre maison était continuellement investie de toutes sortes de hauts personnages politiques et d'aventuriers de la finance. Sur la fin de notre mariage, j'accueillais avec plaisir ces moments où je devais divertir mes invités, car ils me permettaient de quitter quelques instants ma prison de velours.

Finalement, je parvins à m'échapper.

### III

L'occasion se présenta quand j'eus à remplacer une gouvernante. J'en vis beaucoup en entretien jusqu'à ce que j'en rencontre une qui faisait ma taille, qui avait les mêmes particularités et la même allure que moi. Elle s'appelait Laura.

J'ai appris à marcher et à parler comme elle. J'ai fait faire un uniforme de gouvernante qui m'allait parfaitement. Je suis même allée jusqu'à voler un peu de son maquillage.

Pendant ce temps, je discutais longuement avec Laura de ses occupations pendant ses jours de congés. Je vis une opportunité quand elle me confia qu'elle devait rejoindre son petit-ami soldat à Paris un jeudi.

J'ai immédiatement envoyé par la poste quelques bijoux et de l'argent à une amie de confiance qui vivait à Paris. Tôt le matin ce jeudi-là, j'ai glissé trois somnifères dans le café de Laura, j'ai fait sa valise, je lui ai laissé de l'argent, et, vêtue de mon uniforme de gouvernante, laissant le col relevé, je me suis échappé par l'entrée des domestiques.

J'avais les clefs du vieux tacot de Laura, et je réussis à atteindre la gare sans être repérée. J'espérais pouvoir compter sur cinq heures de répit. Dans ce but, j'avais fait en sorte, plusieurs jours avant ce jeudi fatidique, de rester au lit jusqu'à midi, en exigeant de n'être pas dérangée. Je savais que dès que ma fuite serait découverte, l'alerte serait donnée à Mandl en Allemagne aussi rapidement que s'il avait été dans la pièce à côté !

Le quai était désert quand j'achetai mon ticket et que débutaient mes douze minutes d'attente. Comme un espion amateur, je m'imaginai que le chef de gare me scrutait du coin de l'œil. Et il avait un téléphone à portée de main. Je ne sais comment je m'y pris, mais je parvins à lui tourner le dos, et la désinvolture étudiée que j'affichai jusqu'à ce que le train entre en gare et que je puisse y monter me servit de nouveau des années plus tard dans un film où je partageais l'affiche avec Paul Henreid (*Les Conspirateurs*, que la Warner avait produit à la suite du succès de *Casablanca*.)

À la frontière, on jeta un coup d'œil rapide à mes papiers ; j'atteignis Paris sans encombre et commençai seulement à me sentir hors de danger.

J'estimais que Mandl n'allait pas vouloir être mêlé à un scandale international, surtout s'il avait lieu en France. Il ne pouvait pas me ramener contre ma volonté. J'étais importante à ses yeux – mais pas aussi importante, tout compte fait, que ses affaires.

Il avait tenté de me tenir prisonnière. J'avais tenté de m'évader. Il avait perdu.

#### IV

Mes calculs se révélèrent exacts. Le bastion viennois de Mandl ne fit pas parler de lui. C'est ainsi que je passai à la phase deux – divorcer devant un tribunal français. J'ai accusé mon mari de désertion !

La plaidoirie de mon avocat était audacieuse, mais le juge résistait :

« Il est pour moi inconcevable qu'une femme de qualité, qui a le monde à ses pieds, fasse une telle accusation. Vous êtes la maîtresse d'une villa magnifique, d'innombrables serviteurs et vous possédez tout ce que vous pouvez désirer. Vous étiez respectée dans les cercles royaux de tous les pays. Votre mari a de l'influence en tout lieu. Et je ne vois dans ses désertions que des voyages d'affaires tout à fait explicables. »

Quels gros titres j'aurais pu fournir à la presse française en divulguant certains secrets à propos des derniers « voyages d'affaires » de Mandl ! Mais je ne voulais pas d'une telle notoriété. Tout ce que je désirais, c'était retrouver ma liberté, et j'avais demandé à mon avocat de ne pas improviser.

« Mon illustre cliente était très amoureuse de son célèbre mari, et l'est encore. Il lui a été insupportable de tant aimer cet homme et de ne jamais le voir. C'est un besoin vital. Une femme a besoin de son époux. La richesse ne lui a été d'aucun secours. » À ce moment-là, il s'est permis une digression qui correspondait à mon propre point de vue. « Et son mari, qui l'adore, est un homme si important que le *monde* a plus besoin de lui que sa femme. À contrecœur, il se rend là où le devoir l'appelle, au mépris de son désir véritable. Fritz Mandl se doit à son pays et au monde entier. »

Le juge n'était pas convaincu, mais m'accorda tout de même le divorce.

C'était le premier d'une série de six en ce qui me concerne, bien qu'à l'époque je n'aurais jamais imaginé me remarier, ne serait-ce qu'une seule fois. Mandl et moi avions si peu en commun. Nous avions tous les deux commis une erreur, et son ego avait fait le reste.

J'ai renoncé à mon droit à une pension alimentaire et aux biens du ménage, à l'exception de quelques vêtements et bijoux que j'avais fait sortir du pays. J'aurais sans doute pu obtenir des millions.

Mais déjà je passai à la phase trois – faire table rase de ce mariage, comme s'il n'avait jamais

existé. Avec l'aide d'amis influents, quoique réticents, j'ai fait une demande d'annulation auprès de la Rote Romaine<sup>8</sup>, qui m'a été accordée.

## V

Au cœur de cette période tourmentée, j'ai reçu un télégramme qui m'annonçait la mort de mon père. Je n'ai pas osé rentrer chez moi pour l'enterrement. J'ai tout de même appelé ma mère au téléphone. « Il a parlé de toi jusqu'à son dernier souffle » me dit-elle en pleurant. « Il t'aimait tant. »

Ce fut une conversation déchirante. Il avait tant sacrifié pour moi – jusqu'à son honneur, en défendant ma participation à *Extase*. J'étais déterminée à faire un jour un film dont il pourrait être fier, mais c'était trop tard désormais. Des années plus tard, quand des critiques firent l'éloge de mon jeu d'actrice, et plus seulement de ma beauté, j'espérais encore que mon père puisse en être témoin...

D'une certaine façon, son amour m'a endurcie pour la vie. S'il m'aimait, me disais-je, je devais en valoir la peine. À maintes occasions, j'ai fait l'expérience de la difficulté de la vie... et je me suis battue pour réussir.

Je n'éprouve aucune gêne à affirmer qu'aucun homme que j'ai connu dans ma vie ne s'est montré l'égal de mon père, et je n'ai aimé aucun homme autant que lui. Il avait un bureau qui paraissait immense à la petite fille que j'étais. Je m'installais en-dessous et je faisais comme si j'étais sur une scène, inventant des pièces qui reprenait les histoires fantastiques que mon père me racontait.

Mon désir de devenir actrice vient de là. L'attirance que j'éprouve pour les hommes entre trente-cinq et quarante-cinq ans n'est pas bien difficile à analyser elle aussi. Freud a longuement commenté ce genre de mécanisme... et la presse américaine, par la suite, n'a pas été longue à faire remarquer que j'épousais des hommes plus âgés que moi.

Mais bien sûr je n'ai jamais plus eu l'occasion de « rentrer chez moi », dans la maison de la rue Peter Jordan...

J'ai failli y revenir à la fin des années quarante, après avoir divorcé de Gene Markey. J'ai fait venir ma mère en Amérique, et nous avons vécu à Hedgerow, la maison que j'avais achetée, avec le petit Jamsie, que j'avais adopté.

Mais si l'on considère les dix films que j'ai tourné en l'espace de trois ans, mon mariage avec John Loder, la naissance de Denise et Tony... et bien non, je n'ai plus eu l'occasion de rentrer chez moi...

---

8 La Rote Romaine est un tribunal du Vatican qui s'occupe notamment des demandes de reconnaissance de nullité des mariages.